

## Fuir la Côte<sup>1</sup> ou l'habiter?

Pierre Rouxel

Cégep de Sept-Îles, GRÉNOC – Groupe  
de recherche sur l'écriture nord-côtière (Canada)

**Résumé** – En 1535, Jacques Cartier, arrivant sur la Côte-Nord, affirme dans sa dédicace au roi qu'il va affronter une des zones « inhabitables » de la terre, « à cause du grand froid ». Les histoires de Blancs qui découvrent le froid nord-côtier, histoires que nous raconte l'écriture nord-côtière, vieille de plus de quatre cent cinquante ans, sont tantôt des histoires de fuites, tantôt des histoires d'établissements. Des histoires tragiques ou des récits épiques. Quant aux plus récentes écritures, elles disent plutôt la complexité des relations que les personnages entretiennent avec la Côte et le froid. Et dans la toute jeune littérature innue, les textes racontent surtout le besoin de retrouver le *nutshimit*, et le froid des origines. Dans tous les cas d'écritures, le froid nord-côtier fait réagir, comme un déclencheur de mots, d'images et de récits.

*En plein milieu de l'hiver, lorsque le nordet balayait la batture [de Tête-à-la-Baleine], les timbres colorés de Sumatra ou de La Havane pimentaient le quotidien des Doucet et leur donnaient le mal du pays dans leur propre cuisine<sup>2</sup>.*

Nicolas Dickner, *Nikolski*

Quand on vient de la grande mer de l'Est, l'Atlantique, on entre dans l'espace nord-côtier en s'avancant un peu dans le détroit de Belle Isle. À Blanc-Sablon, en Basse-Côte-Nord, on est à l'extrémité est de la Côte-Nord, et si l'on remonte le fleuve jusqu'à Tadoussac, en Haute-Côte-Nord, on est à l'extrémité ouest de la région qui nous intéresse ici. Jacques Cartier sera le premier qui suivra ce chemin et qui nous le dira dans un récit, sa *Relation* de 1534, le premier texte de l'imposant corpus des écritures nord-côtières. Et

---

<sup>1</sup> La Côte? La Côte-Nord du Québec. Sur la rive nord du Saint-Laurent, environ 1 300 kilomètres de littoral et, de part et d'autre, deux grands espaces. Le premier, marin (un fleuve? ou plutôt un golfe? ou mieux encore, la mer?), avec des îles nombreuses tout le long du littoral et la grande île qui « barre » le fleuve, la mythique Anticosti. Le second, un territoire immense qui s'en va plus au nord, de plus de 237 000 kilomètres carrés (près de 20 % du territoire québécois).

<sup>2</sup> Nicolas Dickner, *Nikolski*, Québec, Nota bene/Alto, 2005, p. 61.

dans sa deuxième *Relation* de 1535, il précisera dans sa dédicace « Au Roi très chrétien » qu'il va « par une véritable expérience » affronter malgré les « périls et dangers » l'une des trois zones « inhabitables » de la terre, « à cause du grand froid », la zone arctique<sup>3</sup>. Cartier pose déjà dans sa *Relation* la problématique du froid, celle que nous voudrions ici examiner. Mais dans quelle mesure cette question du froid reste-t-elle présente dans la suite des divers textes nord-côtiers qui vont s'écrire sur une période de plus de quatre cent cinquante ans ? Comment affronte-t-on le froid ? Comment l'apprivoise-t-on ? Comment le gère-t-on... pour l'habiter ou pour le fuir ? Que dit-on du froid de la Côte quand on est un Blanc qui vient d'ailleurs ? Qu'en pensent les jeunes Nord-Côtiers qui écrivent aujourd'hui ? Et que dit-on du froid quand on est un Autochtone ? Et que nous disent enfin du froid sur le territoire ancestral, le *nitassinan*, les récentes écritures des jeunes Innus ? Voilà certaines des questions auxquelles il faudra tenter de répondre.

Il conviendrait sans doute de se demander pourquoi les Blancs sont venus sur la Côte-Nord, et ce que racontent leurs aventures. Avons-nous là une histoire de passion ou une histoire de raison ? Ou une histoire plus complexe où les deux dimensions, habiter et s'en aller, se côtoient toujours un peu ? Trois grandes motivations seront à l'origine des écritures nord-côtières françaises et anglaises : politique, religieuse et économique. Cartier, dès 1535, le précise à sa manière. Certes, il s'agissait plus officiellement de travailler « à l'augmentation de la très sainte foi chrétienne », mais aussi d'augmenter les « seigneuries » du roi en découvrant de nouvelles terres, et de s'enrichir si possible en misant sur la « fertilité » des terres découvertes et sur « la fécondité du grand fleuve<sup>4</sup> ». Encore une fois, une histoire de passion ou de raison ? En tout cas, une histoire qui bâtit un imaginaire, construit un corpus et favorise, depuis les quarante dernières années, l'émergence d'une jeune littérature pleine d'originalité, celle des Innus.

---

<sup>3</sup> Jacques Cartier, *Voyages au Canada*, Paris, François Maspéro, 1981 [1535], p. 157-159.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 159 et 161.

## Fuir la Côte

L'écriture nord-côtière raconte-t-elle parfois de vraies histoires de fuites ou, à tout le moins, des histoires où l'on voudrait fuir, à cause du froid notamment? Il arrive en effet que l'on veuille fuir la Côte... parce qu'on ne s'y sent pas bien, même si on est nord-côtier de naissance. Ou surtout parce qu'on n'a pas vraiment décidé d'y venir et qu'on s'y retrouve installé, en quelque sorte contre son gré: c'est le cas de bien des femmes. Ou encore parce que, tout à coup, on s'y retrouve prisonnier dans des conditions particulièrement éprouvantes, précisément à cause du froid. Les récits tragiques ne manquent pas, qui se passent aussi bien sur le territoire que dans le Golfe, dans lesquels le froid, la neige et la glace jouent un rôle de premier plan. Le texte qu'il faut évoquer ici, qui raconte une histoire de froid et de morts d'une rare intensité dramatique, est celui d'un naufrage à Anticosti en 1736, du navire *La Renommée*. Son titre: *Lettres du père Crespel et son naufrage à Anticosti en 1736*<sup>5</sup>. Le volume paraît en français, à Francfort en Allemagne, en 1742. L'histoire nous ramène à Anticosti, souvent définie par l'imaginaire nord-côtier comme «le cimetière du Golfe», tant, tout autour de l'île, les naufrages y ont été nombreux. Le 3 novembre 1736, *La Renommée* quitte Québec avec cinquante-quatre passagers à bord, tous des hommes. À cette époque de l'année, quitter Québec, c'est en effet fuir l'hiver qui s'en vient. La fuite est d'autant plus éprouvante qu'il faut, avant de rejoindre l'océan, descendre le fleuve et franchir ce Golfe encore si mal connu, épreuve particulièrement exigeante en cette période de l'année où les risques de tempête et de gel sont élevés. Et en effet, la descente du fleuve s'avère difficile pour *La Renommée*. Le bateau fait naufrage sur les battures du littoral ouest d'Anticosti. Dès la mi-novembre, quelques jours plus tard donc, le froid s'installe, agressif et impitoyable. Commence alors un long hiver sur une île isolée, un long affrontement avec le froid, une longue lutte contre une nordicité particulièrement agressive et implacable. Le récollet Crespel raconte la tragédie dans un texte aujourd'hui encore fascinant: en avril 1737, six mois plus tard, ne restent des cinquante-quatre passagers que six survivants.

---

<sup>5</sup> Pour la plus récente édition: Emmanuel Crespel, *Lettres du père Crespel et son naufrage à Anticosti en 1736*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. «Jardin de givre», 2009 [1742].

Deux siècles plus tard, en 1936, les deux frères Collin du village de Longue-Pointe-de-Mingan, sur la Basse-Côte-Nord, montent chasser plus au nord. Ils quittent le littoral en août. Le 31 décembre, Wellie se blesse. Leur journal, que l'on retrouvera plus tard, raconte un long mois de malchances et une bien pénible agonie : Wellie, vingt-quatre ans, meurt dans la nuit du 25 janvier 1937, et son plus jeune frère, Edgar, dix-neuf ans, dans la nuit du 26. Ses derniers mots : « Je dis mon chapelet, je pleure, je soupire et je tremble de froid<sup>6</sup>. » Dans le court texte qui suit la fin du journal, quelqu'un a écrit, imaginant la scène : « Edgar se traîna péniblement jusqu'à [Wellie], lui ferma les yeux pieusement, le recouvrit d'une toile, comme pour le protéger du terrible froid<sup>7</sup>. » En mars, le coroner et ceux qui l'accompagnaient retrouvèrent les deux jeunes gens : « Les deux cadavres étaient gelés depuis quelques semaines<sup>8</sup>. »

Le froid dans les textes qui racontent les tragédies nord-côtières agit souvent en deux temps : dans un premier, il vous affaiblit et vous épuise, rendant la fuite de moins en moins possible, et, dans un second, enfin, il vous achève. Les récits des frères Collin et du récollet Crespel nous disent autre chose en ce qui concerne la Côte-Nord du Saint-Laurent : si le froid s'y révèle si terrible, c'est souvent parce qu'il a un allié de taille, le territoire, immense et peu peuplé, où les individus et les communautés doivent « vivre » le froid et l'affronter dans des situations d'isolement qui rendent le temps plus long qu'ailleurs et le froid plus froid qu'ailleurs. Derrière toute histoire de froid, il y a donc une histoire de contexte et de circonstances, ce que permettent de vérifier un grand nombre de textes nord-côtiers, dont le récit du romancier Yves Thériault paru en 1972, *La Passe-au-Crachin*<sup>9</sup>.

Dans ce roman qui nous situe dans une anse isolée de la Basse-Côte-Nord, la neuvième après Natashquan, à plus de quatre-cents kilomètres à l'est de Sept-Îles (*LPAC*, 17 et 52), la fuite ne semble pas tout à fait impossible. La femme du marin breton, Jean Dourmenec, s'y ennue depuis dix ans déjà quand le roman commence : elle veut fuir, autant pour briser l'isolement que pour se soustraire au froid, autant

<sup>6</sup> *Wellie et Edgar Collin. Deux héros-martyrs*, Longue-Pointe-de-Mingan, [s. é.], 1987, p. 21.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>9</sup> Pour l'édition la plus récente : Yves Thériault, *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc | Cégep de Sept-Îles, coll. « Les cahiers du Grénoc », 2012 [1972]. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *LPAC*, suivi du numéro de page.

pour retrouver la ville et ses plaisirs, autant pour se venger de son mari que d'elle-même, qui l'avait suivi sans poser de questions. Marie, « volubile, gaie, empressée » (*LPAC*, 6), avait pris la région en haine; il lui fallait absolument « fuir ces lieux hauts et hargneux du Labrador pour se retrouver entre gens qui parlent » (*LPAC*, 12). Dès le premier automne, le froid « mordant » de septembre et le « moutonnement glacial » de la mer avaient « effrayé » Marie; puis « ce fut vraiment l'hiver et les sept mois de [...] solitude totale » (*LPAC*, 27-28). Elle envisage bientôt de partir... en hiver. Elle avait son « fourniment » caché dans un placard: anorak, bottes de caribou, laines chaudes, musette et raquettes (*LPAC*, 53-54). Après des années de malaise et de décisions remises, ce sont les « grandes tempêtes » de fin septembre qui réveilleront sa colère et ses angoisses alors que Jean est absent et qu'au « vent géant » se mêle « une pluie trop froide » (*LPAC*, 121). « [É]pouvantée » et « terrifiée » (*LPAC*, 22), elle va mettre à exécution sa résolution. Le temps froid serait propice au voyage. Elle part un matin avec son jeune fils sur son dos. Elle suivra la rive à distance « vers la contrée des villes, au sud » (*LPAC*, 125). Mais bientôt, le vent de nuit « délibérément du nord » (*LPAC*, 127) lui gèle les os. Malgré les frissons, elle refuse de revenir sur ses pas. Jean retrouvera Marie « demi-morte et l'enfant déjà froid et raide, enserré dans ses bras » (*LPAC*, 132).

Dans les œuvres les plus récentes, celles des plus jeunes auteurs, il n'est souvent question que de départs et de retours. De fuites plus ou moins réussies. Les héros, nés sur la Côte-Nord pour la plupart mais l'ayant quittée, reviennent parfois dans leur région d'origine pour des raisons diverses qui sont davantage de l'ordre du personnel et de l'intime. La plus récente écriture nord-côtière raconte des aventures souvent complexes où la Côte se trouve au centre de pulsions contradictoires: attachement et répulsion qui font que, même au loin, elle finit par les rattraper. Dans le récent récit de Camille Bouchard, *L'homme de partout*<sup>10</sup>, le héros est un écrivain qui revient chez lui, à Boisville (Forestville), pour un salon du livre où il sera la vedette, puisqu'il vient de remporter le Prix du Gouverneur général. Il insiste pour dire qu'à dix-huit ans, il n'était pas parti, mais qu'il avait « fui » (*LHDP*, 75), qu'il s'était échappé (*LHDP*, 100) pour des raisons diverses: une peine d'amour certes, mais aussi à cause d'un père alcoolique, et surtout parce qu'il ne se sentait plus à sa place dans

---

<sup>10</sup> Camille Bouchard, *L'homme de partout*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Fictions », 2013. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *LHDP*, suivi du numéro de page.

le milieu ouvrier de sa petite ville. (*LHDP*, 49, 50, 70 et 75) Il ne nous dit pas explicitement qu'il a fui aussi le froid, mais c'est pourtant sous le soleil de l'Afrique qu'il a choisi de faire sa vie. Il prétend à son retour, en avril, ne rien ressentir: «Ne m'émeuvent ni le fleuve aux vapeurs transies, ni les pins aux bras encore chargés de neige [...], ni la route aux franges glacées, ni les villages hivernés sur les rives pétrifiées [...] Je ne ressens rien. Mon cœur reste givré telle cette Côte-Nord à laquelle l'hiver refuse l'avril.» (*LHDP*, 11-12) Ce que dément en grande partie la suite du récit, car c'est, étrangement, «une combinaison de fatigue, de froid, d'humidité» (*LHDP*, 23-24) qui va réveiller en lui les échos des anciennes blessures. Il retrouve Clara et constate: «Les bancs de neige s'éternisent et s'éterniseront encore un mois dans cet avril polaire. La Côte-Nord est froide. Voilà mon souvenir, ce qui m'en subsiste. Tout le reste, c'est Clara. Froide aussi.» (*LHDP*, 63) Alors, il s'enfuit à nouveau vers le soleil africain, l'Éthiopie et Addis-Abeba (*LHDP*, 65).

Dans la pièce de théâtre *Le carrousel* de Jennifer Tremblay<sup>11</sup>, la narratrice revient sur la Côte pour retrouver sa mère mourante. Circonstance à l'origine d'une impressionnante remontée de souvenirs où se tissent des histoires de destinées ponctuées surtout de départs et de retours. Encore une fois, il s'agit de fuir la Côte: «Au bord du fleuve maman il y a un quai. / De là on peut monter sur un bateau. / Traverser la mer. / Faire le tour du monde.» (*LC*, 43) Fuir pour échapper au froid: à celui du pensionnat, à «[l]a froidure terrible de février» et à la chapelle glaciale quand «les chapelets glissent des mains fatiguées» (*LC*, 17). Fuir pour voir autre chose, ou pour vivre plus intensément, pour libérer ou bien les imaginations ou bien les corps qui n'en peuvent plus de trop peu dans ce trop de la Côte: trop loin, trop grand, trop froid. Les hommes surtout partent, qui s'en vont ou bien à la baie James ou bien plus loin «chercher l'Amérique», chercher de l'or qu'ils «échappent sur le chemin du retour» (*LC*, 51). Alors que les femmes, prisonnières, s'évadent comme elles peuvent du froid pour aller vers le soleil. Au pensionnat, dans ses prières, Florence n'aime pas ce petit Jésus, «un petit garçon qui court au soleil», mais qui laisse pleurer les petites filles (*LC*, 17). Plus âgée, elle fuira le vent glacial d'un novembre enneigé: «Dans un restaurant bondé. / Au bord du fleuve» (*LC*, 57), en vivant des amours passagères au motel.

<sup>11</sup> Jennifer Tremblay, *Le carrousel*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2011. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *LC*, suivi du numéro de page.

Elle « veu[t] cet homme » dont le regard lui tient lieu de soleil. Et au plus fort de la passion, quand les corps exultent, elle se retrouve « princesse mauresque » : « Je sors en plein soleil. / Je traverse le champ à pied. / Le sol gelé supporte mon pas. » (*LC*, 59)

Ces derniers exemples pris dans les œuvres récentes de la littérature nord-côtière montrent la richesse et la complexité des textes d'aujourd'hui, souvent écrits par des jeunes nés sur la Côte, mais qui l'ont quittée pour d'autres lieux, pour la ville, voire pour d'autres pays. Ils l'ont quittée pour vivre leur vie pleinement, à leur manière. Mais la Côte et ses froidures les tenaillent, les suivent, où qu'ils aillent, et ils y reviennent sans cesse, que ce soit à l'occasion de voyages bien réels ou plus souvent imaginaires ; à l'occasion d'écritures qui les ramènent à leurs origines pour mieux les aider à comprendre qui ils sont. La Côte et ses hivers, qu'ils portent en eux, indélébiles, viennent donner à leur quête et à leurs écrits une plus-value de sens en même temps que des formes, des images et des récits qui inscrivent les textes nord-côtiers récents au cœur des tendances qui traversent et construisent la littérature québécoise d'aujourd'hui.

## Habiter la Côte

Mais que nous disent les autres textes nord-côtiers, davantage des « histoires d'établissements » ? Qui raconte l'entêtement opiniâtre de ceux qui ont décidé de venir sur la Côte ? Que le froid s'endure mieux si l'on est bien décidé ou si l'on est porté par une passion, quelque chose de si grand que rien, même le froid, ne saurait l'empêcher de se réaliser. Encore une fois, trois grandes motivations expliquent principalement la venue des Blancs sur la Côte-Nord du Saint-Laurent et sont à l'origine d'écritures : politique, économique et religieuse. Dès les débuts de l'aventure canadienne, on vient sur la Côte pour la découvrir, la convertir, l'exploiter. Après les textes des découvreurs, les textes des religieux, des Jésuites surtout, construisent le premier véritable corpus nord-côtier : l'écriture missionnaire s'installe, occupant presque toute la place. Et du XIX<sup>e</sup> jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle se continuera, toujours généreuse, avec les textes des Oblats et des Eudistes<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> Les Oblats s'établissent sur la Côte-Nord autour des années 1840. Ils ont beaucoup écrit. Les Eudistes les remplaceront en 1903. Les textes missionnaires nord-côtiers restent à étudier.

Les Jésuites arrivent « vraiment<sup>13</sup> » sur la Côte-Nord environ dix ans avant la défaite de la Huronie. Les chemins de l'Ouest devenus peu sûrs, contrôlés qu'ils sont par les Iroquois, les Jésuites n'ont d'autre choix que de se replier à l'Est. Tadoussac va alors devenir une sorte de place névralgique à partir de laquelle les missionnaires se déploient<sup>14</sup>. Dans les quelque deux cents pages des *Relations*<sup>15</sup>, publiées entre 1632 et 1672, et plus tard dans celles des *Relations inédites*<sup>16</sup>, pages qui concernent les missions des Jésuites sur la Côte-Nord, aussi bien le long du littoral que sur le territoire, on peut lire plusieurs histoires d'« hivernements ». Toutes évoquent les rigueurs du froid et les misères qui les accompagnent souvent. La *Relation* de 1651 raconte la mission du père Albanel durant l'hiver 1650-1651 ; elle ne cache pas les difficultés physiques, morales et spirituelles que le missionnaire doit endurer : « Dans ces fatigues, il y a beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, et des froids excessifs, des lassitudes et des dégoûts, de la fumée qui vous aveugle [...] ; il faut que la seule grâce soutienne. Il est vrai que Dieu se fait souvent sentir [...] ; mais souvent aussi il se cache et laisse une âme dans l'épreuve. » (*RJ*, 4, 1651, 13)

La relation que le missionnaire entretient ici avec le froid est largement conditionnée par son ardent désir d'évangélisation et de conversion. De son côté, le père Crespieul demandera à la fin de sa lettre, qui raconte son hivernement de 1671-1672, qu'on lui accorde une faveur : le même bonheur l'hiver prochain. Sa lettre, pleine de vivacité, dit pourtant qu'il a dû affronter la fumée, la pluie froide, la neige où l'on s'enfoncé, le vent, la glace qui se rompt et un février particulièrement rude à cause du froid ; mais aussi que, dans le même hiver, il a néanmoins célébré la fête de l'Immaculée Conception, Noël et la Semaine sainte (*RJ*, 6, 1672, 27-31). Par ailleurs, le froid n'a pas que des désavantages : le père Nouvel prétend

<sup>13</sup> Bien sûr, en arrivant de France, après la pénible traversée, la plupart feront une halte à Tadoussac, avant de rejoindre Québec.

<sup>14</sup> Voir notre article « Convertir au Nord », *Littoral*, n° 5, automne 2010, p. 96-108.

<sup>15</sup> Nous nous référons ici à l'édition suivante : *Relations des Jésuites*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 6 t. (reprise de l'édition parue à Québec en 1858, chez l'éditeur Augustin Côté, 3 t.). Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *RJ*, suivi du tome, de l'année de publication et du numéro de la page. Nous avons, dans les citations, modernisé l'orthographe du texte.

<sup>16</sup> *Relations inédites de la Nouvelle-France (1672-1679)*, Montréal, Éditions Élysée, 1974, 2 t.

que la pastorale d'hiver est de beaucoup plus efficace et consolante, car en hiver, plus au nord sur le territoire, on est heureusement loin et des Français et de la boisson (*RJ*, 6, 1668, 22).

Ce que nous disent les missionnaires, c'est que tout est affaire de passion et de volonté. Dans cet impressionnant récit que sont, pour le lecteur d'aujourd'hui, les *Relations*, le froid nord-côtier agit comme un déclencheur d'énergies nouvelles et d'écritures. Le ton poétique s'installe parfois dans le texte: « Lorsque l'hiver commence ses approches, et que toute la contrée se dispose à changer son habit vert en un habit blanc, et que le cristal se forme petit à petit sur le bord des rivières, les Sauvages de Tadoussac redoublent leurs dévotions [...] » (*RJ*, 4, 1652, 11) L'humour n'est pas absent, par exemple quand le père Le Jeune évoque son hiver de 1633-1634 avec les Montagnais et qu'il décrit les commodités du nouveau « Louvre » où il doit vivre: une lutte continue contre le froid, la fumée et les chiens (*RJ*, 1, 1634, 52-53). Mais ce qui frappe surtout le lecteur dans les textes qui nous intéressent ici, c'est le ton militant et combatif qui s'installe à partir des années 1640, et surtout après le désastre de la Huronie des années 1649-1650. Trouver des chemins vers le Nord devient tout à coup une sorte d'obsession. Or, précise le père Ragueneau, « le premier chemin à la mer du Nord » (*RJ*, 5, 1658, 20) part de Tadoussac. Les Jésuites, humiliés et blessés, vont décider de se battre et de défendre le nouvel espace qu'ils occupent, contre les Iroquois, et pour le Nord, en dépit du froid: « Voilà un beau champ de bataille pour ceux qui voudront entrer en lice et combattre pour Jésus-Christ. » (*RJ*, 6, 1658, 22) La rhétorique guerrière s'installe: les Iroquois sont les nouveaux infidèles à combattre, et la guerre à faire est une nouvelle « guerre sainte » et une « heureuse croisade » (*RJ*, 5, 1661, 21). Le père Le Mercier conclura que le vrai défi au Canada n'est pas, comme on l'a trop souvent dit, « l'âpreté et les glaces et l'horreur de ses hivers », mais les Iroquois et les « conquêtes à faire pour la Foi » et l'Évangile (*RJ*, 5, 1665, 2). Les Jésuites en sont persuadés: il n'est pas de passion sans chaleur. Les peuples « renfermés dans les froids du Nord », qu'ils vont convertir, « viendront tous petit à petit se chauffer et se brûler au feu que Jésus-Christ est venu allumer dessus la terre » (*RJ*, 3, 1646, 33).

Dans cette Nouvelle-France du XVII<sup>e</sup> siècle, on veut donc absolument aller au Nord, atteindre la « mer du Nord », la fameuse baie d'Hudson. Le père Albanel y arrivera enfin en 1672. Le récit de son expédition

paraîtra avec la dernière publication annuelle des *Relations*, en 1672 (*RJ*, 6, 1672, 42-57). Pourquoi cet attrait du Nord? Certes, on veut convertir, mais on veut aussi faire des affaires et tenter de convaincre les Innus (alors appelés les Montagnais) de venir commercer plus au sud. Les activités missionnaires dissimulent toujours des activités commerciales. C'est depuis toujours que l'on vient sur la Côte-Nord pour y chercher des matières premières: poissons, peaux, bois, électricité, minerais. Les Jésuites le savent, même s'ils parlent peu du commerce qui se fait autour d'eux lors de leurs expéditions. Le père Le Jeune reconnaît pourtant que «du côté du Nord», on rapporte «quantité de pelleteries», de castors surtout, qui sont, précise-t-il, la «meilleure monnaie du pays» (*RJ*, 2, 1641, 58).

Jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, des textes nord-côtiers d'un autre genre vont traduire les motivations politiques et surtout économiques: on vient alors sur la Côte pour l'exploiter, travailler et, à une époque encore toute récente, pour y faire «un coup d'argent». Les textes des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles publiés sous le titre *Inventaire de pièces sur la côte de Labrador*<sup>17</sup> offrent de beaux exemples de textes administratifs (concessions, permissions, ordonnances et actes notariés) où la dimension économique est toujours présente, et le contexte nordique également. En mars 1680, l'intendant Duchesneau fait concession à Louis Jolliet, demeurant à Québec, de l'île d'Anticosti, pour qu'il puisse y pêcher la morue et y faire de l'huile de loup marin et de baleines, «et par ce moyen commercer en ce pays et dans les îles de l'Amérique<sup>18</sup>». Dans une série d'actes passés devant notaire à la fin de l'été 1740, les propriétaires du poste de pêche de Gros-Mécatina, au Labrador (la Basse-Côte-Nord d'aujourd'hui), les commerçants de Québec Jean-Baptiste Pommereau et Guillaume Estèbe, engagent des travailleurs. Dans ces textes, on précise sommairement les obligations des parties. L'engagé devra notamment laisser sa part des cinquante peaux de loup marin qui restent toujours au poste «à l'usage de tous les engagés, pour leur faire des mitaines, bottes et souliers<sup>19</sup>». Quant aux propriétaires, ils devront donner à celui qu'ils

---

<sup>17</sup> Pierre-Georges Roy, *Inventaire de pièces sur la côte de Labrador*, Québec, Archives de la province de Québec, 1940 et 1942, 2 t. Dans les citations, nous avons modernisé l'orthographe.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 8-9.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 20.

engagent, ici Michel de Saint-Hubert fils, « pour lui tenir lieu de gages et salaires », une part de la récolte des huiles et des peaux de loup marin, mais aussi une part de « la chasse, plume et duvet<sup>20</sup> ».

Entre 1700 et 1850, les textes sont nombreux, aussi bien en français qu'en anglais, qui racontent les activités nordiques des postes du Domaine du roi dont le chef-lieu est Tadoussac (et après 1760, du *King's Domain* et des *King Posts*). À partir de 1830, les écritures les plus importantes seront celles des employés de la célèbre et puissante compagnie de traite des fourrures, la Compagnie de la Baie d'Hudson (ou la *Hudson's Bay Company*). C'est d'ailleurs l'un de ses employés, qui deviendra plus tard un célèbre auteur de récits d'aventures nordiques, l'Écossais Robert Michael Ballantyne, qui fera en anglais, dans la baie de Sept-Îles, probablement la première description d'un phénomène toujours surprenant au printemps sur plusieurs plages de la Côte-Nord, celui du « caplan qui roule » à la période du frai<sup>21</sup>. Bien évidemment, dans tous ces textes des employés de la Baie d'Hudson, il est souvent question du froid de l'hiver nord-côtier, comme dans ce passage d'un autre texte du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un autre Écossais, James MacKenzie: « *The winter is long and severe; one would need to have blood like brandy, the skin of brass and the eyes of glass, not to suffer from the rigours of a Labrador winter*<sup>22</sup>. »

Désormais, des sujets nordiques maintes fois abordés dans les écritures antérieures vont devenir des incontournables de la plupart des grands textes nord-côtiers jusqu'aux environs des années 1950. Écrits souvent par des intellectuels ou des écrivains qui visitent la Côte, en été, ils parlent du froid à travers une thématique souvent convenue: pêche à la morue, chasse aux loups marins, pêche à la baleine, chasse aux animaux à fourrure en hiver, cométique (traîneau à chiens), chiens de traîneaux... Mais aussi, géographie et typographie, climat, mode de vie des communautés dispersées et isolées sur la Côte et au Labrador. C'est ainsi qu'à Québec, autour des années 1860, alors qu'un groupe

<sup>20</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 21.

<sup>21</sup> Sur Robert Michael Ballantyne (1825-1894), voir l'article de Steve Dubreuil, « *Hudson's Bay or Every Day Life in the Wilds of North America* ou comment une illustre carrière d'écrivain s'amorça sur la rive désertée de la baie de Sept-Îles », *Littoral*, n° 7, automne 2012, p. 92-99.

<sup>22</sup> Cité par Steve Dubreuil, « Aux pays des princes en haillons. L'Écossais James MacKenzie dans les postes du roi en 1808 », *Littoral*, n° 8, automne 2013, p. 49. Traduction de Steve Dubreuil: « L'hiver est long et rude; l'on se doit d'avoir le sang comme du brandy, une peau de cuivre et des yeux de verre pour ne pas souffrir des rigueurs d'un hiver labradorien. »

d'intellectuels anime un mouvement qui veut prouver qu'une littérature canadienne-française existe déjà, et surtout qu'elle doit exister davantage<sup>23</sup>, paraît, dans *La littérature canadienne de 1850 à 1860. Tome 1* un premier texte qui exploitera pour la première fois dans un récit de voyage les thèmes évoqués plus haut, *Le Labrador*, de l'historien Jean-Baptiste-Antoine Ferland, venu sur la Basse-Côte-Nord d'aujourd'hui à l'été 1858 pour y remplacer un père oblat tombé malade<sup>24</sup>. À Québec, où s'organise un mouvement littéraire, la Côte-Nord est donc présente, portée par un exotisme nordique original qui séduira des générations de lecteurs, les rééditions nombreuses du texte en faisant foi<sup>25</sup>. Mais le texte de Ferland est aussi quelque part un essai politique et économique: il interpelle les politiciens qui se désintéressent de cette région oubliée, dénonce la mainmise étrangère (les pêcheurs des régions anglaises plus à l'est ou de la région de Boston qui pillent, selon lui, les ressources du Golfe) et affirme en même temps la prétention nationaliste des élites canadiennes-françaises du Québec d'alors d'occuper tout leur territoire. Depuis cette époque, le Québec ne cessera d'envisager l'exploitation économique des régions nordiques plus à l'est. Et aujourd'hui, le « Plan Nord », devenu le « Nord pour tous », affirme la même prétention.

Désormais, la Côte-Nord sera, dans l'écriture, une Côte-Nord du littéraire et de l'imaginaire, une référence exotique qui stimule l'imagination des créateurs et séduit celle des lecteurs. Les différentes façons de la dire et de la ressentir se vérifieront dans les préoccupations des textes et dans les styles: entre les textes plus sérieux, à teneur ethnographique, et les textes littéraires, souvent romantiques ou épiques. Le côté tragique de la Côte, à cause de la géographie et du climat, et des six mois de froid et de glace, sera surtout exploité par l'écriture romantique, notamment par celle de Damase Potvin: « Mais la solitude et la désolation semblent faites pour le Labrador, et il vaut mieux respecter le secret de Dieu qui, si l'on en croit une légende racontée par les gens de mer, a voulu que le silence, les longs hivers et l'abandon pesassent à tout jamais sur cette terre qui fut maudite avant d'être donnée en partage à Caïn<sup>26</sup>. »

23 Ce mouvement est souvent nommé « École littéraire et patriotique de Québec ».

24 Le texte paraît sous le titre « Le Labrador », dans *La littérature canadienne de 1850 à 1860*, Québec, Desbarats et Derbishire, 1863, t. 1, p. 289-365.

25 Sur Ferland, voir notre article « Un rapport de mission », *Littoral*, n° 8, automne 2013, p. 31-43.

26 Damase Potvin, *Puyjalon. Le solitaire de l'Île-à-la-chasse*, Québec, Le Quotidien, 1938, p. 58.

Dans cette écriture, le Nord-Côtier, maintenant installé sur le littoral ou sur le territoire, et qui a bien décidé d'y passer sa vie, sera peint comme un héros qui a su vaincre les difficultés de l'éloignement, de l'isolement et du froid. Et lors du développement industriel de la Côte-Nord des années 1950-1970, celui qui viendra travailler là, déjà brave parce qu'il a accepté de s'éloigner et de quitter des milieux plus cléments, sera vu comme une sorte de géant, de surhomme. Sous la plume du romancier Yves Thériault, fasciné par le développement de la Côte, il devient un « homme nouveau<sup>27</sup> » qui va pouvoir vivre des expériences nouvelles et, dans la démesure, se réaliser enfin. Les obstacles à vaincre vont le grandir davantage. Le froid ne saurait arrêter cet homme nouveau. Dans *La Passe-au-Crachin*, Thériault décrit le Sept-Îles des années 1970. Il observe le minerais venu du Nord qui se déverse dans les « écoutilles géantes » des minéraliers ; et le tableau s'élargit soudain : « tout est gigantesque sur cette Côte-Nord, l'une des plus riches du monde, donnant accès à ce qui est le sol le plus incroyable, fourmillant de métaux en quantités telles que l'imagination se refuse à les dénombrer. » (*LPAC*, 78) La terre de Caïn devient alors une terre de « science-fiction » dont l'homme ne cesse de repousser les limites : il construira au Nord un réseau de routes « malgré les horreurs de l'Arctique », il découvrira de l'huile à Ellesmere, il construira un chemin de fer qui ira de Toronto à Fort Chimo (aujourd'hui Kuujuaq), il défiara les forces du pôle et partira « à la conquête de la neige éternelle » et « de l'Arctique meurtrier » (*LPAC*, 79-80).

Que pensent aujourd'hui, de ces envolées épiques, les enfants et les petits-enfants de cette génération de bâtisseurs ? De tels propos les touchent-ils encore ? La mythologie nord-côtière fonctionne-t-elle toujours ? Les auteurs nord-côtiers d'aujourd'hui sont plutôt en quête d'eux-mêmes, écartelés entre les origines, la Côte et le froid, et l'ailleurs, souvent la grande ville. Certes, la célèbre chanson de Gilles Vigneault, « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », va longtemps encore séduire nos imaginaires, mais les jeunes auteurs semblent avoir autre chose à dire. Dans son tout récent recueil de poésie, Maude Smith Gagnon évoque

---

27 Yves Thériault développe ce concept dès les années 1960, notamment dans *Le roi de la Côte-Nord*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960. Voir plus particulièrement l'« Épilogue », p. 95-115.

Natashquan autrement, dans des textes sans complaisance, qui refusent pour ainsi dire toute allusion à ce que l'on s'attendrait à lire. Malaise: s'agit-il bien du même Natashquan que celui du célèbre chansonnier<sup>28</sup> ?

## Retrouver le *nutshimit*

*La tradition orale montagnaise s'est développée très loin dans le bois, à l'intérieur des tentes réchauffées et éclairées par la braise des feux de bois, dans le silence hivernal des grandes forêts d'épinettes clairsemées, sous des froids extrêmes, généralement la nuit<sup>29</sup>.*

Serge Bouchard, *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan*

nutshimit / manque à mes yeux<sup>30</sup> !

Natasha Kanapé Fontaine, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*

Les Innus, qui habitent l'espace nord-côtier depuis des millénaires et qui chaque automne quittaient le littoral pour les terres plus au nord où ils passaient l'hiver, que nous disent-ils du froid sur leur territoire, le *nutshimit*, l'intérieur des terres ? Pour avoir de la vie des Innus, l'hiver, sur les territoires, un récit plus proche du réel, il faudrait par exemple revenir à ce texte, *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan*, où Mathieu Mestokosho se raconte. À travers ses souvenirs, nous pénétrons au cœur de la culture innue traditionnelle, celle d'hiver, dans le bois: une histoire de lutte pour la survie, mais qui témoigne aussi d'une impressionnante et intime connaissance de l'environnement nordique.

Rita Mestokosho, celle que J. M. G. Le Clézio présente comme une enfant « qui rit toute seule dans un champ de neige, comme si elle était maîtresse du temps<sup>31</sup> », aborde à maintes reprises dans ses textes les

---

<sup>28</sup> Maude Smith Gagnon, *Un drap. Une place*, Montréal, Triptyque, 2012. Pour « Natashquan », voir p. [9]-23.

<sup>29</sup> Serge Bouchard, *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan*. Mathieu Mestokosho, [Québec], Ministère des Affaires culturelles, coll. « Cultures amérindiennes », 1977, p. 10.

<sup>30</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012, p. 48.

<sup>31</sup> J. M. G. le Clézio, « La poésie de Rita Mestokosho s'adresse à nous tous », Rita Mestokosho, *Hur jag ser på livet, mormor / Eshi uapatam nukum / Comment je perçois la vie*, Grand-mère, Göteborg, Beijbom Books, 2010 [1995], p. [10].

thèmes de l'hiver et du froid. Dans un échange avec Jean Désy, un autre poète du Nord, elle écrira : « Le froid [...] / cet état d'être / si omniprésent / si constant / si collant / si moulant » ; pour ajouter tout de suite après : « je n'ai pas froid pourtant / à moins quarante », car « [...] quand le froid s'installe / c'est différent, je peux respirer<sup>32</sup>. » Dans son premier recueil, *Comment je perçois la vie, Grand-mère*, elle affirmait que le froid n'avait jamais été pour elle un obstacle : « J'ai marché pieds nus sur la neige de mon pays / Sans savoir où mes pas allaient me guider / Même le froid mordant collé à mes pieds / Ne pouvait arrêter mon besoin de survie<sup>33</sup>. » Rita Mestokosho, la première poète innue, nous dit, par conséquent, que le froid a construit l'Innu, qu'il est son essence, sa vitalité et sa sensibilité, toujours indissociables des territoires qu'il parcourait jadis, en hiver surtout.

Et les plus jeunes auteurs, que disent-ils du froid et de l'hiver ? Pour beaucoup qui n'ont pas été dans le bois l'hiver, le froid nordique est surtout un froid culturel, de l'ordre de l'imaginaire. Pour eux, la rupture avec le passé et la culture des origines se vit dans une nostalgie d'un monde perdu qui met en évidence leur nouvelle réalité, la réserve ou la ville, mais qui dit en même temps leur malaise, puisqu'ils voudraient bien renouer avec ce monde qu'ils n'ont pas vraiment connu, mais dont ils se sentent malgré tout solidaires. Même s'ils savent de façon lucide que la tentative de réappropriation risque de tourner court, la démarche n'en est pas moins de première importance quand on cherche à retrouver son équilibre, à définir sa nouvelle identité, et même son individualité. On peut toujours, c'est vrai, prendre le train à Sept-Îles et « remonter » quelques jours dans le *nutshimit*. Mais on peut aussi voyager autrement : c'est alors que l'écriture et la littérature jouent ici pleinement leur rôle ; si le voyage ne se fait que par les mots, dans l'imaginaire, à travers des images et des symboles, il n'en est pas moins bien réel, vécu intensément, et tout aussi efficace. Comme si le froid se réinstallait au centre d'une urgence : ce dont on avait été séparé et que peut-être on avait négligé ou méprisé ou fui, on voudrait bien, une fois au moins le retrouver, le « ré-habiter ». C'est ce que montre bien la lecture des écrits de Naomi Fontaine et de Natasha Kanapé Fontaine.

<sup>32</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *Uashtessiu / Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, p. 43.

<sup>33</sup> Rita Mestokosho, *op. cit.*, p. 36.

Natasha Kanapé Fontaine, originaire de Pessamit près de Baie-Comeau, vit désormais à Rimouski sur la rive sud du Saint-Laurent, bien consciente d'être une « métisse, assise entre deux mondes, deux rives, deux histoires<sup>34</sup> ». Elle sait que le Nord ne lui est pas familier et que de retour chez elle, ce sera encore l'exil, parce qu'elle est maintenant « de la ville » (*NEPDMAATC*, 56) : « Je reviendrai alors là je serai en exil là-bas » (*NEPDMAATC*, 73). Pourtant, elle veut aller avec son amant dans le *nitassinan*, tout humble, et sachant bien que son « chemin de neige » sera probablement « poignardé de doute » (*NEPDMAATC*, 17-18). Son retour vers sa culture d'origine est formulé à l'aide d'images, particulièrement réussies et fort évocatrices, qui disent le froid et le Nord : « Dans le matin blanc / où janvier se relève / les souffles de l'Arctique laurentien / entourent la maison comme en tempête » ; et alors « les sœurs brises / illuminent les siècles de souvenance / le large aveuglé / Pessamit. » (*NEPDMAATC*, 45) Et ailleurs : « les steppes arctiques / se mêleront à nos gorges » (*NEPDMAATC*, 16) ; « Je m'enracine / à l'envers / de mes raquettes » (*NEPDMAATC*, 20).

Dans *Kuessipan/À toi*<sup>35</sup>, même désir chez Naomi Fontaine que chez Kanapé Fontaine d'emmener dans le Nord son amoureux, dans la vieille cabane, à deux cent cinquante-quatre milles au nord de Sept-Îles, un endroit désert où tout résiste et « s'oppose au sens commun » (*KAT*, 94). Elle veut s'y rendre avec lui pour y être enfin authentique, « sans maquillage et sans parfum », pour lui faire admirer « la claire blancheur d'un lac gelé », pour se coucher la nuit sur la neige épaisse et admirer « les aurores de janvier » (*KAT*, 90-91). À la première page du recueil, la poète précise son approche et sa perspective dans une sorte de pacte d'écriture qui affirme la prise en charge de sa démarche : elle part à la recherche de « la beauté » et n'a voulu voir que « la bonté » ; pour cela, elle a dû se résigner à créer un « monde faux », elle a dû « invente[r] des vies » et les « embelli[r] » (*KAT*, 9). Voilà qui affirme la recherche d'une certaine esthétique : qu'on se le tienne pour dit, nous sommes ici en littérature ! Le voyage – comme chez Kanapé Fontaine – est celui du retour aux origines. Ici, il s'agit d'Uashat, Sept-Îles.

<sup>34</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012, p. 7. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *NEPDMAATC*, suivi du numéro de page.

<sup>35</sup> Naomi Fontaine, *Kuessipan/À toi*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *KAT*, suivi du numéro de page.

Retour à la réserve. Elle y rencontre des hommes, aujourd'hui trop souvent malheureux, qui rêvent des hivers d'autrefois où ils allaient chasser (*KAT*, 60-61). Alors, pour retrouver la beauté perdue, il faut revenir au Nord et au froid, il faut, «aller au train»; pour retrouver le *nutshimit*, pour accompagner ceux qui partent vers leurs chalets ou vers Matimekush (Schefferville) (*KAT*, 67-68). Dans plusieurs microrécits, la poète nous présente certains des voyageurs: les vieux qui cherchent l'hiver et le repos, les chasseurs qui partent pour une semaine et qu'on retrouve comme si leur absence avait duré des mois, la femme de quarante ans qui se pensait prête et qui doit réapprendre péniblement sa vraie nature, celui qui ne veut plus consommer d'alcool et de drogues, et qui fuit la réserve pour ne plus voir les caisses de 24<sup>36</sup> et la poudre blanche (*KAT*, 74-76, 95, 97).

Dernière partie du recueil: *Nikuss* (mon fils). Retour en ville. La solitude à nouveau. Et par-dessus la solitude, un peu de peine (*KAT*, 107). La finale du recueil mérite que l'on s'y arrête. Le bilan de la poète après son voyage aux origines n'est pas sans enseignement. Elle n'a pas le droit d'oublier son instinct de nomade, mais en même temps, elle refuse un «passé trop lourd qui fait suffoquer ce qui vit»; elle choisit donc la vie et «les rêves d'avenir»: «Près de la rive et des marées, il y aura nous, *Nikuss*.» (*KAT*, 108, 111) Ainsi se termine le premier ouvrage de Naomi Fontaine qui choisit, sans rien renier, le compromis et l'équilibre, qui choisit de miser sur le futur. Ce que nous dit Naomi Fontaine, c'est qu'une Innue qui vit en ville, pour bien s'y sentir, doit continuer de porter en elle, dans sa sensibilité et son imaginaire, le Nord et le froid de la tradition. Pour bien vivre en ville, plus au sud, il faut donc sans cesse, en même temps, voyager au Nord.

## Écrire la Côte

Le temps des épuisantes chasses d'hiver sur le territoire est aujourd'hui bien terminé. Le défi n'est plus d'affronter le froid pour survivre. Le nouveau défi est ailleurs. Il ne s'agit plus de gérer le froid, mais de gérer ce qu'une autre poète innue, Méлина Vassiliou, appelle «l'attrait du

---

<sup>36</sup> Comprendre ici «les caisses de bière».

monde<sup>37</sup> » : celui de la modernité. Le *nutshimit* s'est démesurément agrandi aux dimensions du monde. Dans ce monde-là, le jeune Innu n'est pas toujours à l'aise. Victime d'un envahissant présent, toujours au centre d'une irrépressible fuite en avant, il se demande comment il pourrait bien « être d'aujourd'hui, pleinement », sans rompre absolument avec son passé et sa culture, très largement construits dans les froids des hivers du territoire nord-côtier.

L'étude du froid chez les Innus montre que chez les plus jeunes, l'identité nouvelle, faite d'équilibre précaire entre la modernité et la tradition, se construit à l'occasion d'un retour au passé et à la culture traditionnelle, dans une sorte de passage obligé riche de références au Nord, au territoire et au froid. Le froid, réinvesti par le discours et porté par lui, et par les images, les rythmes et les récits, vient redonner à l'identité sa consistance et son authenticité, sa légitimité et sa fierté. Une sorte de plus-value. Heureusement, le voyage par l'écriture, véritable esthétisation de l'existence, élabore un discours littéraire qui structure l'identité, la théâtralise, la poétise<sup>38</sup>. L'écriture innue d'aujourd'hui illustre bien cette légende qui dit qu'« il y a un pays où le froid est si grand que toutes les paroles y gèlent », mais qu'au printemps, elles se dégèlent (*RJ*, 4, 1654, 31). Nous serions ainsi au printemps de l'écriture innue.

Le même phénomène se vérifie chez les jeunes écrivains blancs : leur questionnement sur leur appartenance à la Côte et au froid est également une quête d'identité. En réalité, c'est toute l'écriture nord-côtière depuis Jacques Cartier, qu'elle dise l'envie de fuir ou la volonté de s'installer, qui raconte des destinées redevables au froid du territoire. Sur la Côte-Nord, le froid s'avère depuis le XVI<sup>e</sup> siècle un puissant déclencheur de mots, d'images et de récits qui viennent transfigurer les expériences racontées ou imaginées, pour les rendre plus denses et plus belles. Le froid : élément constructeur de l'écriture nord-côtière. Le froid : donnée fondatrice de sa spécificité.

---

37 Méлина Vassiliou, *Fou floue fléau / Nin tshishe iskuess*, Sept-Îles, Institut culturel éducatif montagnais, 2008, p. 21.

38 Sur cette question, voir Michel Onfray, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 2012 [2007] ; notamment, « Rencontrer sa subjectivité », p. 81-[90].